



La limite absolue du métier de prof, ce sont les parents d'élèves



Cette semaine, j'ai abandonné un élève.

Voilà. Je sais que cette année ne le fera pas progresser, ou si peu. Mes collègues qui le connaissaient des années précédentes m'avaient alertée, mais on redonne une chance, chaque année, heureusement.

Est-il en difficulté scolaire ? Oui, en grande difficulté. Alors, pourquoi l'abandonner ? Pourquoi faire ce terrible constat dès le mois d'octobre ? Pourquoi baisser les bras si rapidement ?

A cause de ses parents.

Ses parents ne s'intéressent pas à ses résultats, c'est en soi dramatique pour l'enfant. Mais en plus, ses parents l'empêchent de travailler. Non, ils n'achèteront pas le livre (il coûte quelques euros et ils ne sont pas en détresse financière). Oui, ils refusent que leur enfant participe à la sortie scolaire. Comme ça, par principe, ils ne veulent pas, point. Ils n'ont pas de justification autre à donner, ils le savent et en jouent, sur le ton « nous sommes ses parents, nous décidons, c'est tout ».

Une fin de non-recevoir sans fin

On m'avait prévenue, que le contexte était « compliqué ». Non, pas de maltraitance, en tout cas rien de connu, rien de détecté. Juste des parents qui prennent plaisir à s'opposer par principe à l'Education Nationale, au détriment de leur enfant certes, mais cela ne les effleure même pas. Oui, des discussions ont eu lieu. Oui, nous avons mis plein de mots dans le carnet de correspondance pour demander, rappeler, supplier : pas de réponse, ou une signature, c'est tout. Oui, il y a eu des demandes de rendez-vous des enseignants : les parents ne viennent jamais, « je travaille ! » Oui, le principal lui-même a appelé : fin de non-recevoir, nous sommes ses parents, nous faisons comme nous l'entendons, au revoir.

Pourquoi cette attitude de la part des parents ? Aucune idée, je ne suis pas psychiatre. Je me moque totalement qu'ils aient eu un méchant professeur de mathématiques en cinquième, une dyslexie pas repérée, qu'ils haïssent l'administration par conviction politique ou autre. C'est leur enfant dont ils détruisent la scolarité. Peu m'importe au nom de quoi.

Evidemment l'élève en question ne fournit aucun travail personnel. Je lui ai déjà parlé, à cet élève. Mes collègues aussi. Nous lui avons expliqué que c'était important qu'il travaille, pour son avenir, pour pouvoir avancer dans ces études et choisir une orientation qui lui plaira, blablabla. Il est gentil comme tout, il est d'accord, il acquiesce. Oui, il comprend, il va le faire, il veut le faire. Mais il a treize ans, et une fois rentré chez lui le soir personne ne lui rappelle plus de se mettre au

travail. A treize ans, quand vous avez le choix entre apprendre vos leçons et jouer sur une console à des jeux interdits aux mineurs, forcément l'écran est toujours plus tentant. Je ne lui en veux évidemment pas, à lui. Lui donner des punitions ? Il ne les fera pas, ou bien il les fera et ce sera d'une totale inutilité.

Maltraitance éducative

Je vais essayer de le faire travailler davantage en classe, bien sûr. Mais ils sont vingt-huit, cela ne remplacera pas la lecture des cours à la maison, la révision de la leçon pour l'évaluation. Le mettre à « devoirs faits » après les cours ? Les parents s'y opposent, là encore. Et ils ont le dernier mot, avec une déléctation manifeste.

Ce n'est pas une question de classe sociale. Beaucoup de parents dans des situations très délicates (parent isolé, graves difficultés financières ou autres) souhaitent que leur enfant travaille et « s'en sorte ». Il y a d'autres soucis, souvent ils n'ont pas la possibilité d'aider leur enfant (certains enchaînent deux emplois dans la journée, certains sont quasiment analphabètes, en souffrance...), mais ils sont de bonne volonté et c'est très important, ne serait-ce que parce que l'enfant se sent soutenu, on est attentif à lui.

En y réfléchissant, le parent contestataire est même bien plus fréquent dans les classes sociales privilégiées. Certains parents méprisent totalement l'enseignant, qui n'a pas réussi, lui, il n'a même pas de Rolex. Alors il ferait beau voir que ce petit fonctionnaire ose critiquer la chair de leur chair. Non, leur enfant ne ment pas. Non, leur enfant ne fera pas la punition. Non, leur enfant n'a jamais pu dire cela. L'enfant, placé en position de toute puissance, commence par en jouer évidemment. Là encore je ne peux lui en vouloir (même si c'est très agaçant), car il se trouve dans une situation anormale où lui ne peut avoir le recul pour réagir avec discernement.

Enfant déchiré entre parents et enseignants

Nous pourrions insister, entamer un bras de fer. Faire convoquer par le principal, faire un conseil d'enseignement où nous mettrions les points sur les i à ces parents nuisibles pour la scolarité de leur enfant. Nous ne le faisons pas. Pourquoi ? Parce que l'élève se retrouve au milieu, déchiré. Parce qu'il a honte. Oui, j'ai déjà vu la honte dans le regard de l'élève qui vient me présenter un mot de deux pages de parents qui m'expliquent combien leur enfant est parfait et combien je ne suis qu'une fonctionnaire incompétente payée avec leurs impôts (au cas où je l'ignorerais). L'enfant fait peut-être le fier une fois, mais pas deux. Il le ressent parfaitement, le dysfonctionnement. Il comprend très bien que ses parents ne devraient pas se conduire ainsi, écrire ceci. Il envie ses camarades dont les parents sont attentifs et discrets, ceux qui ne viennent pas faire un scandale dans la cour pour récupérer le portable hors de prix confisqué le matin même.

Alors, pour préserver l'élève, quand nous comprenons que nous sommes tombés sur ces parents-là, nous essayons, un peu, puis nous renonçons. La limite totale, absolue, définitive de mon métier, ce sont les parents d'élèves. Evidemment les cas décrits ne sont heureusement pas la majorité, mais ils sont tellement nuisibles à leur propre enfant que cela nous laisse désemparés et révoltés.

